

À La Rencontre de l'Autre au Milieu de la Méditerranée

Patricia Micallef

patricia.micallef@um.edu.mt

Riassunto: Nel Settecento e nell'Ottocento, il Mediterraneo era un vasto tratto di mare pericoloso e pieno di avversità, ma gli scambi commerciali e lo spirito d'avventura spinsero l'uomo a navigarlo e a percepirlo come un luogo di (ri)scoperta e di incontri. Ubicate al centro del Mediterraneo, le isole maltesi erano governate dai cavalieri gerosolimitani che attiravano una certa tipologia di viaggiatore, il quale, scendendo a terra, aveva l'occasione d'incontrare l'altro, di vedere da vicino la sua storia e di dividerne la vita. Malta era una potenza marittima che assicurava la pace nel Mediterraneo e produceva i più talentuosi ufficiali della marina. L'isola lottava di continuo contro i corsari, una minaccia costante per il commercio e per le navi; infatti le era vitale intrattenere delle ottime relazioni diplomatiche con i paesi circostanti dai quali dipendeva per la sua sopravvivenza. Durante questi viaggi, la popolazione maltese diventava l'altro 'concreto' che il viaggiatore del Grand Tour sentiva l'esigenza di conoscere: la fisionomia, la lingua, e la vita quotidiana erano analizzate da vicino per essere comprese meglio. In quei secoli, il Mediterraneo diventò un luogo deputato di scoperta che scompigliava e rinnovava, che catalizzava trasformazioni interne e simultaneamente affermava un rinnovato senso di esistenza distruggendo molti pregiudizi storici e contribuendo alla formulazione di una nuova identità.

Résumé

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la Méditerranée est une vaste étendue aquatique qui présente plusieurs défis. Néanmoins, l'esprit aventureux ou la nécessité poussent l'homme à la traverser et la mer devient ainsi un lieu de rencontres et de découvertes. C'est au milieu de la Méditerranée qu'on trouve les îles maltaises, gouvernées par les chevaliers de Saint Jean de Jérusalem. Faisant escale à Malte, le voyageur a l'occasion de rencontrer l'Autre, d'étudier de près son histoire et de partager sa vie. L'Autre devient finalement une réalité, un peuple à connaître. Malte se révèle être une puissance maritime assurant la paix dans la Méditerranée et formant les meilleurs officiers. Elle lutte constamment

contre les corsaires qui menacent le commerce et terrorisent les vaisseaux. De par sa position, Malte est obligée à entretenir de bonnes relations avec les pays environnants desquels dépend sa survie. Finalement, la population de Malte devient l'Autre réel qu'il faut absolument connaître: la physionomie, la langue et la vie quotidienne sont étudiées de près pour être mieux compris. Ainsi, la Méditerranée se transforme en terrain de découverte qui dérange et renouvelle, qui transforme de l'intérieur en donnant en même temps un sens à l'existence, qui détruit les préjugés tout en contribuant à la construction d'une identité nouvelle.

Mots-clés : altérité, voyages, commerce, chasse, Malte

Introduction

Lieu d'union et de contrastes, de débats et de collaboration, de tragédies et de petits miracles... ainsi se présente la Méditerranée de nos jours. Il suffit de regarder les actualités pour être immergé dans cette réalité fragmentée, pour faire partie de ce quotidien dissonant. Une question s'insinue tout naturellement dans l'esprit de chacun: qu'est-ce que la Méditerranée? Difficile de résumer en une seule phrase ses caractéristiques. Fernand Braudel, l'historien spécialiste de la Méditerranée, la définit ainsi : 'La mer, il faut essayer de l'imaginer, de la voir avec le regard d'un homme de jadis : comme une limite, une barrière étendue jusqu'à l'horizon, comme une immensité obsédante, omniprésente, merveilleuse, énigmatique'.¹

Les récits de voyage des XVII^e et XVIII^e siècles nous présentent des voyageurs avides de faire de nouvelles découvertes, d'approfondir leur connaissance et de témoigner de ce qu'ils ont vu. Leurs récits nous permettent alors de peindre un tableau de la Méditerranée, partiellement subjectif, certes, mais qui nous permet néanmoins de déterminer le cadre dans lequel se déroulaient les activités les plus courantes.

1 Fernand Braudel, *La Méditerranée: histoire et espace* (Paris, 1985), 47.

La Méditerranée, terrain de chasse

En 1530, Malte fut cédée aux chevaliers de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem, chassés de Rhodes. Encore une fois, les chevaliers se trouvèrent contraints à tourner leur regard vers la mer, ce qu'ils firent si bien qu'au XVIII^e siècle, sous le long règne du Grand Maître portugais Manoel Pinto de Fonseca,² la marine hiérosolomytaine jouissait d'une si bonne réputation que certains pays la choisissaient comme école navale d'entraînement et de perfectionnement pour ses officiers. À titre d'exemple, en 1766, Pinto accepta de faire entraîner à Malte six officiers navals russes. L'un d'eux, M. Koslaïnnoff, attira l'approbation du Grand Maître et se distingua « [...] par la douceur de son caractère, son application constante dans l'étude de sa profession et son assiduité à suivre [les] escadres [de l'Ordre] dans tous leurs voyages ».³ Les jeunes Russes laissèrent d'excellents souvenirs puisqu'ils étaient braves, disciplinés et consciencieux dans leur service. D'autre part, les jeunes chevaliers français ayant accompli leur formation à bord les galères de l'Ordre pouvaient poursuivre une carrière dans la marine royale⁴ tandis que les Maltais exhibaient une « parfaite confiance »⁵ dans la marine de l'Ordre, qui « mett[ait] l'île à l'abri des incursions des corsaires, dont sous d'autres gouvernements, elle [eut] tant à souffrir ».⁶

En effet, les chevaliers, excellents marins, se firent craindre en Méditerranée, un lieu redouté à cause de la constante menace barbaresque. La mer devint un terrain de chasse où chrétiens et musulmans se poursuivaient inlassablement. Dans un tel contexte, l'Autre était vu comme l'ennemi juré, qu'il fallait absolument traquer, terroriser, et subjugué. Pour ainsi faire, l'Ordre se livrait à trois types de mission sur mer :

- 2 Élu Grand Maître le 18 janvier 1741, Pinto mourut le 23 janvier 1773, à l'âge de 92 ans.
- 3 Lorsque la tsarine Catherine II advint au trône de la Russie en 1762, rêvant de rétablir l'ancienne gloire byzantine, elle commença à mettre en pratique une politique expansionniste. Voir N[atational] L[ibrary of] M[alta], Arch. 1579, f. 9.
- 4 Plusieurs chevaliers jouissaient des recommandations du Grand Maître pour pouvoir faire carrière dans la marine française. Tel fut le cas du jeune chevalier de Tressemanes-Chasteuil. Autrefois au service des vaisseaux de l'Ordre et passé au service de la marine de France, il sollicita le Grand Maître à le recommander de nouveau pour pouvoir, cette fois-ci, « [...] être fait lieutenant de vaisseau et de rester dans l'artillerie de la Marine pour y avoir une compagnie à son rang ». Voir NLM, Arch 1579, f. 40.
- 5 François-Emmanuel Guignard, comte de Saint-Priest, *Malte par un voyageur français* (Malte, 1791), 47.
- 6 Ibid., 48.

des croisières de police maritime sur les côtes siciliennes, italiennes ou espagnoles; une jonction avec d'autres escadres chrétiennes contre les Régences ou dans une guerre contre les Turcs; enfin, le plus fréquent, la course contre les côtes ou les vaisseaux musulmans.⁷

Une marine efficace était de rigueur : le point fort de l'Ordre était la galère, symbole de terreur pour les Infidèles et signe d'assurance pour les vaisseaux chrétiens. Ce vaisseau était la meilleure arme de l'Ordre,⁸ surtout au XVII^e siècle. Imposant et majestueux, ce bâtiment intéresse de près les voyageurs. Selon le britannique Patrick Brydone qui assista, en 1770, au départ d'une escadre maltaise vers Tunis au secours du roi de France, la plus grande galère '[était] montée par 900 hommes, tandis que les deux autres par 700; ces immenses bâtiments manœuvrent tous à force de rames, et on les fait mouvoir avec beaucoup de régularité'.⁹ Les voyageurs hollandais de visite à Malte en 1778 parlent de la première galère, facilement reconnaissable par son pavillon blanc, 'qui porte six pièces de canon à la proue et 750 hommes dont un peu plus de cent forçats' comme '[d']une machine monstrueuse tant pour sa grandeur que pour la singularité de la structure'.¹⁰ Ce bâtiment ne fut pas épargné des exigences du temps. En effet, un remaniement de l'escadre maritime fut nécessaire à cause du déclin de l'empire ottoman, qui avait jusque là aiguillonné la force navale de l'Ordre. Ainsi, au XVIII^e siècle, les galères furent réduites à 4 (il y en avait 8 à la fin du siècle précédant) tandis que 'le nombre de vaisseaux passa de 2 à 3, sans compter trois galiotes et une quantité de petits bâtiments [...]'.¹¹ Dans son *Voyage en Sicile et à Malte*, Patrick Brydone présente au lecteur deux bâtiments contrastants : les vaisseaux de guerre, bien armés avec soixante pièces de canon pour faire face à l'ennemi, et une grande découverte: les petits

7 Alain Blondy, *L'Ordre de Malte au XVIII^e siècle, Des dernières splendeurs à la ruine* (Paris, 2002), 48.

8 Voir Joseph Muscat, *Il-Flotta tal-Ordni ta' San Ġwann* (Malta, 2000), 44. La galère accueillit quelques-uns des capitaines les plus doués de l'Ordre. Le futur Grand Maître Rohan fut lui-même nommé général des galères.

9 Patrick Brydone, *Voyage en Sicile et à Malte*, traduit en français par M. Demeunier (Amsterdam et Paris, 1776), t. I, 342-3. C'était la capitane qui vantait un équipage de 900 hommes tandis que celui des autres galères se composait de 700 hommes. Voir Muscat, 71.

10 Adrian Strickland (dir.), *Malta from The Hague, in the 18th Century: Two Dutch Travel Journals by W. H. van Nieuwerkerke and Johan Meerman (1778, 1792), Illustrated with about Seventy Drawings and Paintings of the Swiss Artist Louis Ducros* (The Hague, 2005), 38.

11 Blondy, 48.

bâtiments légers appelés *scampavias* à cause de leur vitesse, dont le but était précisément celui d'échapper à l'adversaire.¹²

L'antagonisme acharné entre les corsaires chrétiens et musulmans créait un malaise général dans toute la Méditerranée et la méfiance dans l'Autre transformait toute aventure sur mer en une expérience déconcertante. Un voyageur qui ressentit la peur de tomber victime des corsaires fut le boyard Chérémétef. Durant son trajet vers Malte en 1698, lors d'un siècle où les menaces des pirates étaient encore très alarmantes, la barque du boyard russe fut obligée à passer la nuit dans le port abandonné de Longina, à Syracuse. Cet arrêt imprévu fut empreint d'une crainte vive à cause de la présence invisible du péril. Il raconte: 'nous avons couru un grand danger car les pirates turcs y viennent habituellement et y avaient déjà enlevé cette année une tartane sicilienne'.¹³

Une relation plus frissonnante est donnée par le chevalier Jean-Bertrand de Luppé du Garrané, lorsqu'il parle de ses exploits en tant que caravaniste ou chevalier accomplissant ses quatre périodes de formation, de six mois chacune, au bord des vaisseaux de l'Ordre. La Méditerranée était pour les jeunes chevaliers le lieu où ils pouvaient éprouver le goût pour l'aventure et exercer l'idéal chevaleresque, c'est-à-dire la lutte contre l'Infidèle. De Luppé raconte comment, en août 1612, le Turc ayant dressé une armée navale assez considérable, la fit avancer jusqu'à Navarin, forteresse importante et seul port militaire de La Morée. Le prince Philibert de Savoie, généralissime des mers d'Espagne, rassembla soixante galères à Messine pour s'opposer aux entreprises de l'ennemi commun. Les galères de la Religion furent appelées à l'aide et comme on était sûr qu'une bataille allait avoir lieu, la Religion y embarqua un bon nombre de chevaliers, parmi lesquels De Luppé, sur les galères espagnoles. Une galère de la Religion et une autre de l'escadre de Naples furent envoyées faire la découverte des lieux. Ces deux galères arrivèrent de nuit à une petite île nommée la Prodano,¹⁴ et le lendemain matin, elles virent s'approcher deux galères turques. De Luppé décrit ainsi l'action qui s'ensuivit:

12 Brydone, t. I, 360-1.

13 Boris Pétrovitch Chérémétef, *Journal du voyage du boyard Boris Pétrovitch Chérémétef à Cracovie, Venise, Rome et Malte, 1697-1699* (Paris, 1859), 126.

14 Île de la mer Ionienne, au nord-ouest, en avant de Sphagie, sur la côte occidentale de la Morée.

Une salve de canonnades et mousqueterie et les aborder ne fut qu'une même chose, et les prirent sans résistance. Les galères de Bizerte qui étaient sorties ce matin-là de Navarin pour faire la découverte, qui était à dix ou douze milles de là, entendant cette rumeur et voyant les nôtres avec leurs prises à la voile et tenant leur route vers Ponant, leur donnèrent chasse longtemps, mais elles avaient les jambes si bonnes et si bien renforcées, et les chiourmes de celles qu'on avait prises voguaient de si bon cœur pour conserver la liberté qu'ils venaient de gagner, qu'ils gagnèrent les devants et la nuit venant, les six de Bizerte s'en retournèrent à Navarin où l'on fut bien étonné de cette rencontre.¹⁵

De Luppé conclut ainsi sa relation : 'L'armée des Turcs ne passa plus outre et se retira dans les ports ...'¹⁶ La Méditerranée fut sauvée, l'antagonisme envers l'Autre fut ravivé et la dominance sur l'Autre réitérée.

La Méditerranée, lieu de commerce

Les récits de voyage et les archives de l'Ordre nous permettent d'avoir une idée des activités qui animaient la Méditerranée. Un grand nombre de vaisseaux la traversait pour maintenir constantes les relations commerciales. Du riz, de la ferraille, du coton, des tapis, de la laine, du fromage, du tabac... tout était transportait.

Le port maltais, vaste et sûr, se révélait très recherché : puisque 'les bâtiments revenant du Levant y relâchaient tous ..., souvent ils y vendaient leur cargaison; ils y trouvaient toujours du moins les ordres des armateurs pour la destination'.¹⁷ Tous les cordages et toutes les voiles indispensables à la navigation se faisaient à Malte et le voyageur français Jean-Marie Roland de la Platière, en tant qu'inspecteur de commerce, étudie de près cet aspect.

Dans un tel contexte commercial, l'Autre devient un associé à respecter, surtout pour une île comme Malte dont l'existence dépend

15 J.-B. de Luppé du Garrané, (1586–1664), *Mémoires et caravanes de J.-B. de Luppé Du Garrané, suivis des Mémoires de son neveu, J.-B. de Larrocan d'Aiguebère, publiés pour la première fois par le Cte de Luppé* (Paris, 1865), 25–6.

16 Ibid., 26.

17 Jean-Marie Roland de la Platière, *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte (1776–1778)* (Amsterdam, 1780), t. III, 69.

du ravitaillement importé des pays voisins. Fruits secs, confitures et racines étaient importés de la France, de Naples, et de la Calabre; blé, orge, et fèves venaient de la Barbarie, de Turquie et quelquefois des Pouilles, le bois pour le chauffage ou pour faire la cuisine de la Sicile et de Pantelleria tandis que celui pour la construction venait de la Calabre. Au XVII^e siècle, Jean Du Mont est sensible à la différence entre les diverses classes sociales sur l'île en constatant que les frais de transport et les impôts font qu'il n'y a plus que 'les bonnes bourses qui puissent acheter [du bois]. Cela fait que le paysan est réduit à se chauffer de chardons ...'.¹⁸ Le contraste établi ne laisse pas le lecteur indifférent à la situation locale où dans les maisons des paysans, c'est '[le] fien [*sic*] de cheval, d'âne et de porc'¹⁹ séché au soleil qui est utilisé pour faire cuire les vivres tandis que le thym qui croît en grande quantité sur l'île est vendu en petits faisceaux pour allumer le feu.²⁰

Si l'hiver tempéré réduit la nécessité de chauffer la maison, la réalité estivale est par contre si dure qu'elle demande par force un remède. Ce qui frappe les visiteurs, c'est que 'dans une île où il n'y a ni montagnes ni antre ni caverne, où il ne gèle ni ne neige point, on ne boit jamais l'été, ni presque en aucun temps, sans glace'.²¹ L'auteur anonyme de la *Nouvelle relation* qui visite Malte au XVII^e siècle dit que

quoi que cette île soit au 34 degrés, on n'y manque cependant point de glace ni de neige, par les soins d'un fermier qui pour en fournir toute l'année, s'en fait payer deux sols six deniers la livre, qu'il fait apporter des montagnes de Sicile, et paie neuf écus d'amende par jour lorsque, faute de précaution, la glace vient à manquer dans ses magasins.²²

- 18 Jean Du Mont, *Voyage de Mr Du Mont en France, en Italie, en Allemagne, à Malte, et en Turquie, contenant les recherches et observations curieuses qu'il a faites en tous ces pays: tant sur les moeurs, les coutumes des peuples, leurs différents gouvernements et leurs religions que sur l'histoire ancienne et moderne, la philosophie et les monuments antiques. Le tout enrichi de figures* (La Haye, 1699), t. II, 34.
- 19 [Anonyme], *Nouvelle relation du voyage et description exacte de l'île de Malte dans l'état où elle est à présent, et que les auteurs qui en ont ci-devant écrit, n'ont jamais observée. Avec des particularités du Levant. Par un gentilhomme français* (Paris, 1679), 66.
- 20 Dominique Sestini, *Lettres de Monsieur l'abbé Dominique Sestini, écrites à ses amis en Toscane, pendant le cours de ses voyages en Italie, en Sicile et en Turquie, sur l'histoire naturelle, l'industrie et le commerce de ces différentes contrées. Traduites de l'italien et enrichies de notes par M. Pingeron, membre de l'Académie royale des sciences et arts utiles de Barcelone, ancien secrétaire du musée de Paris, attaché au bureau des plans du département des bâtiments du roi, à Versailles* (Paris, 1789), t. II, 387.
- 21 Roland de la Platière, t. III, 90.
- 22 Anonyme, 54–5.

La relation commerciale la plus forte était pourtant celle entre Malte et la Sicile, d'où l'Ordre importait surtout le blé et la viande. Ainsi, lorsque des conflits éclataient entre ces deux pays comme la crise diplomatique provoquée en 1753 par la visite à Malte de l'évêque de Syracuse,²³ Malte connaissait de dures épreuves. Cet incident eut de graves conséquences commerciales surtout lorsque la décision royale du 5 janvier 1754 '... suspendit le commerce tant d'État que privé entre les possessions napolitaines et l'archipel maltais ...'.²⁴ À Malte, les conditions de vie devinrent rigoureuses mais les Siciliens trouvèrent bientôt une solution: l'organisation de la contrebande, surtout des bœufs et des veaux pour la boucherie. Roland de la Platière montre comment cette activité illégale attirait irrésistiblement les habitants des deux îles: 'Défense ou non de sortir les bœufs de la Sicile, on trouve toujours le moyen d'en avoir; on attend un vent de terre, et l'on en met jusqu'à trois à la fois, couchés, liés, dans un speronare, et on les passe dans une nuit.'²⁵ En effet, la capacité de se débrouiller, même en ayant recours à des moyens si peu orthodoxes, est l'une des caractéristiques intrinsèques de ces deux peuples méditerranéens dont l'ingéniosité les soutient en temps de crise.

Une autre activité commerciale méditerranéenne très lucrative était la vente des esclaves. 'L'esclave typique à Malte au début de l'époque moderne était le Maure ou le Turc, dont on sait que Malte en avait en permanence entre 500 au début du XVI^e siècle et jusqu'à 2,000 au XVII^e siècle, voire plus de 3,000 dans les premières décennies du XVIII^e.'²⁶ Roland de La Platière fait référence à une autre catégorie particulière: les esclaves africains que les chevaliers et d'autres corsaires établis à Malte fournissaient aux provinces ottomanes d'Europe et du Levant depuis les ports de la Libye et du Maghreb.²⁷ Le destin de ces pauvres était vraiment à plaindre puisque pour eux, si éloignés de leur pays d'origine, la liberté

23 En 1753, Charles VII, roi des Deux-Siciles, décida d'envoyer à Malte Monseigneur Testa, évêque de Syracuse, pour visiter les églises de Malte. Puisque ce visiteur occupait le même rang que l'évêque de Malte, la visite canonique n'était donc pas une pure visite ecclésiastique mais une visite royale. Le Grand Maître Pinto vit dans cette décision un attentat à la souveraineté qu'il essayait d'affirmer dans le contexte européen.

24 Blondy, 121.

25 Roland de la Platière, t. III, 46.

26 Godfrey Wettinger, 'Esclaves noirs à Malte', in François Moureau (dir.), *Captifs en Méditerranée (XVI^e – XVIII^e siècles)* (Paris, 2008), 155.

27 Ibid., 158.

n'était qu'une chimère. Le Grand Maître Pinto lui-même avait envoyé au roi des Deux-Siciles, en 1753, quand les deux étaient engagés dans une querelle diplomatique, plusieurs cadeaux en signe de bonne volonté, parmi lesquels il y avait aussi deux esclaves nègres.²⁸

Dans ce marché, les hommes s'estimaient bien par l'âge, la force et la santé, mais plus particulièrement par le pays de provenance:²⁹ les plus chers étaient les Turcs, tandis que les Saletins coûtaient très peu. Le prix des femmes variait aussi, allant de 600 jusqu'à 1,200 livres pour celles instruites et de belle complexion mais le facteur déterminant était toujours 'la facilité plus ou moins avantageuse de s'en défaire'.³⁰ Comme toute autre activité commerciale, l'esclavage était un champ spéculatif où la liberté de l'homme aux fers cédait le pas au gain personnel, condamné sévèrement par Roland de la Platière qui accuse: 'On trafique de ces hommes comme des animaux'.³¹

La Méditerranée, lieu de rencontre

De par sa position géographique, Malte servait de point de repère indispensable aux vaisseaux: on y faisait escale pour faire la provision d'eau³² ou pour changer de navire chemin faisant vers Alexandrie ou Constantinople;³³ on donnait aussi rendez-vous à Malte aux bâtiments qui demandaient d'être escortés.³⁴

Dans ce contexte, l'Autre devient un étranger à connaître, un visiteur à accueillir. Lorsque Roland de La Platière débarqua sur

28 Voir Carmel Testa, *The Life and Times of Grand Master Pinto* (Malta, 1989), 137.

29 Roland de la Platière, t. III, 62–3.

30 Ibid., 63.

31 Ibid., 62.

32 En route vers Girgenti, à la suite de son départ de l'île, Sestini raconte: 'Chemin faisant, et après notre dîner, le capitaine parla à un bâtiment français qui venait de Tunis et conduisait plus de deux cents Turcs ou Mahométans, tant blancs que noirs, qui allaient à Alexandrie pour passer à la Mecque. Ils se rendaient alors à Malte pour y faire provision d'eau.' Voir Sestini, 427.

33 À titre d'exemple, c'est de l'île de Malte que l'auteur de la *Nouvelle relation*, 175–6, s'embarque pour Alexandrie.

34 Dans son journal tenu à bord la frégate du roi *L'Engageante*, commandée par le chevalier de Guiran La Brillanne, capitaine des vaisseaux, le chevalier de Villages raconte comment en route vers Smyrne, ils s'arrêtèrent à Malte où ils avaient rendez-vous avec une tartane française qui demandait d'être escortée au Levant. Voir NLM, Lib. 480, f. 288.

l'île en 1776, c'était Henry Poussièlgue, capitaine du port issu d'une famille de banquiers, qui le reçut. C'était grâce à une lettre de ce même monsieur qu'un autre voyageur, Jean Houel, réussit à être accueilli dans un couvent de Capucins à Gozo.³⁵ Habités à la présence constante des étrangers, les habitants de l'île, surtout ceux autour des zones portuaires, établissaient une relation particulière avec les visiteurs. Jean Houel observe que '... les usages de Malte, tant pour l'intérieur des maisons que pour toutes les choses de la vie, étaient faits pour plaire à tous les étrangers de quelque nation qu'ils fussent'.³⁶ Toutefois, même si les insulaires 'étaient confiants ... à l'égard des personnes qui n'étaient pas du pays ...',³⁷ les Maltais ne recevaient pas d'étrangers chez eux. La maison maltaise, dont toutes les fenêtres étaient garnies de balcons et de jalousies, qui permettaient d'observer la rue sans être vu, ne s'ouvrait pas au monde. La maison était l'espace sacré où la vie familiale était protégée de toute intrusion. L'Autre était respecté mais il n'était pas accepté dans l'intimité familiale. En réalité, c'étaient les gens aisés qui pouvaient recevoir chez eux, comme fit M. Isouard de Kerel lorsqu'il accompagna Roland de la Platière à Żurrieq tout en l'invitant à dîner dans sa très jolie maison de campagne³⁸.

L'Autre découvrit que la langue maltaise était proche de l'arabe, qui était d'ailleurs la langue parlée par les ennemis jurés de la Religion ; selon le voyageur français Du Mont, à la campagne '... le paysan parlait un méchant arabe corrompu'³⁹ tandis qu'un siècle plus tard, le comte de Borch déclara que 'le langage maltais est extrêmement doux, la quantité des h que [les Maltais] emploient et la façon dont ils les aspirent, ne contribuent pas peu à lui donner cette douceur'.⁴⁰ Par contre, en ville, '... les chevaliers et les honnêtes gens parlent italien'⁴¹

35 Jean Houel, *Voyage pittoresque des îles de Sicile, de Lipari et de Malte, où l'on traite des Antiquités qui s'y trouvent encore; des principaux phénomènes que la nature y offre; du costume des habitants et de quelques usages* (Paris, 1787), t. IV, 74.

36 Ibid., 92.

37 Ibid., 107.

38 Roland de la Platière, t. III, 55.

39 Du Mont, 38.

40 Michel-Jean, comte de Borch, *Lettres sur la Sicile et sur l'île de Malte de M. le comte de Borch à M. le C. de N., écrites en 1777 pour servir de supplément au Voyage en Sicile et à Malte de M. Brydonne* (Turin, 1782), t. I, 204.

41 François Deseine, *Nouveau voyage d'Italie, contenant une description exacte de toutes ses provinces, villes et lieux considérables et des îles qui en dépendent, avec les routes et chemins publics pour y parvenir; la distance des lieux et les choses remarquables qu'on*

la seule langue ‘... que le gouvernement autorise et dont on se sert dans les écrits publics’.⁴²

L’Autre était objet d’observation et les habitants étaient aussi bien examinés. Selon le comte de Borch, les femmes maltaises avaient ‘une taille extrêmement svelte, une jambe très bien formée, un cou-de-pied élevé, une blancheur de teint éblouissante, une belle table de gorge, des cheveux d’un noir d’ébène et une vivacité extrême dans leurs discours et dans toutes leurs actions’.⁴³ Par contre, l’œil critique de l’allemand Riedesel trouva les hommes maltais étroitement apparentés aux Africains et facilement reconnaissables par ‘[les] larges nez écrasés, [les] grosses lèvres, le menton charnu et les cheveux fort crépus. Petits mais forts et tout nerfs, ils paraissaient des demi nègres, et allaient pieds nus en hiver comme en été.’⁴⁴ Très proches des Arabes par la physionomie et par leur teint, les Maltais avaient pourtant un tempérament sicilien ‘pour le moins en la vengeance’.⁴⁵ Ils étaient aussi jaloux que les Siciliens et capables de tout ‘quand ils étaient possédés de cette cruelle passion’.⁴⁶ L’auteur de la *Nouvelle relation* ... trouva qu’à Malte, ‘les maris étaient plus jaloux qu’en tout autre lieu du monde; ils ne faisaient jamais manger [les femmes] avec leurs amis qu’ils invitaient à dîner’;⁴⁷ ils leur défendaient la promenade et ils fermaient la porte de leur maison même aux parents. L’Autre était examiné de près, les opinions étaient faites et les conclusions tirées.

y rencontre, l’origine et fondation des villes, les raretés qu’on y voit dans les églises, couvents, collèges, hôpitaux, palais publics et particuliers, cabinets, bibliothèques, trésors, le gouvernement politique des différents états, les noms des hommes illustres nés en chaque lieu, et des familles principales qui y font leur séjour (Lyon, 1699), 604.

42 Du Mont, 38.

43 Comte de Borch, t. I, 226.

44 Johann Hermann von Riedesel, *Voyage en Sicile et dans la Grande Grèce, adressé par l’auteur à son ami M. Winckelmann, traduit de l’allemand, accompagné de notes du traducteur [Frey Des Landres, J.-Rodolphe] et d’autres additions intéressantes* (Lausanne, 1773), 75.

45 Jean de Thevenot, *Voyages de M. de Thevenot en Europe, en Asie et en Afrique, divisés en trois parties, contenant cinq tomes ; Première partie contenant le voyage du Levant, dans laquelle entre autres choses il est soigneusement traité des États sujets au Grand Seigneur, des moeurs, religion, forces, gouvernements politiques, langues et costumes des habitants de ce grand empire. Troisième édition enrichie de figures en taille douce* (Amsterdam, 1727), t. I, 18.

46 Du Mont, 36.

47 Anonyme, 54–5.

Conclusion

Les récits de voyage ont une triple dimension : narrative, descriptive et commentative. Le désir de témoigner et la curiosité des potentiels lecteurs auxquels s'adresse ce genre poussent le voyageur-écrivain à être minutieux dans la description de l'ailleurs différent et de l'Autre réel étrange.

La rencontre avec l'Autre au milieu de la Méditerranée fait surgir de nombreuses questions philosophiques ou culturelles et donne naissance à une panoplie d'émotions et de comportements contrastants: peur, soumission, lutte, collaboration économique, stéréotypes culturels, et appréciation parmi d'autres. La Méditerranée ne reste plus une vaste étendue aquatique mais elle devient mille choses à la fois: d'innombrables paysages, une accumulation de civilisations, des vestiges côtoyant le contemporain, une surprise sans fin. Puissions-nous, devant cette mer stimulant, en perpétuel mouvement, exclamer avec Fernand Braudel: 'J'ai passionnément aimé la Méditerranée.'⁴⁸

48 Ce sont les premiers mots de la préface de la première édition de *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, publiée en 1946.